



PALAIS DE BUCKINGHAM - LES BATELIERS DE SA MAJESTÉ LA REINE.

ni sa taille, et si elle tenait un bâton à la main, c'était plutôt, en ses doigts nerveux, une arme qu'un appui.

— Bonjour, nourrice, fit M. de Malthen, bonjour. Aie l'obligeance de laisser de côté ton " monsieur le comte ", car, en vérité, on dirait que tu te moques de moi, et appelle-moi Fred, comme autrefois.

Les dents longues apparurent sous le pli narquois de la lèvre :

— Fred ! T'appeler l'fred ! hum ! Ceci ne présage rien de bon. Tu dois avoir quelque chose à me demander.

— Peut-être bien ! En tout cas, ce n'est pas devant ta porte que je vais m'expliquer... Tu peux bien m'offrir, durant quelques instants, l'hospitalité...

— Eh ! c'est toi qui te moques de moi, Fred de Malthen ! N'es-tu pas chez toi ! Cette chaumière ne fait-elle pas partie de ton bien ! Et si je vis aujourd'hui, n'est-ce pas parce que tu me fournis de quoi vivre ?

— Voyons ! Ruth, répliqua le comte, qui était rentré dans l'intérieur très propre et admirablement tenu de la maisonnette, et s'était assis à califourchon sur une chaise. Voyons ! Ruth ! n'as-tu pas ce qu'il te faut ? As-tu ta provision de bière ?

— Oui, certes...

— Ne t'apporte-t-on pas ton pain, ta viande ? Le jardinier ne te cultive-t-il pas ton jardin ? As-tu ton café, ta provision de schnaps ?

— Oui ! oui ! j'ai tout cela, fit la vieille toujours hargneuse.

Mais aussitôt, en guise de correctif, elle ajouta :

— Pour ce que cela te coûte !

La mauviseté de cette vieille femme, toujours maugréeuse, toujours en colère, en guerre ouverte avec le genre humain, amusait parfois M. de Malthen.

Il se reconnaissait fréquemment dans sa nourrice.

— Je sais que j'ai bu de ton lait, disait-il quand elle déblatérerait contre le genre humain, je suis bien ton nourrisson.

— Oh ! ne te moque pas, lui répondait-elle, plongeant ses yeux dans les siens. Tu n'es pas bon non plus ! Tu es méchant ! perfide ! Ça se voit si bien dans ton regard. Je ne sais pas tout ce que tu as fait, mais avec l'argent que tu possèdes, tu dois avoir commis bien des crimes et en commettre encore.

Et lui de rire en lui répliquant :

— Peut-être bien.

— Oh ! c'est sûr... Si tu n'avais pas été riche, tiens, toi, Fred de Malthen... il y a beau temps que tu aurais été pendu !

Maintenant, la vieille Ruth continuait à se tenir debout devant lui en grondant :

— Oui ! tu vas peut-être me reprocher ma bière... mon schnaps... mon bois !

— Mais, je ne te reproche rien, nourrice. Je te demande seulement si tu as eu tout ce qu'il te fallait.

— Dis-toi bien, une fois pour toutes, Fred de Malthen, que de toutes tes charités je ne te sais aucun gré.

— Mais je ne te demande aucune reconnaissance, ma vieille Ruth, je n'y crois pas d'ailleurs. Je ne crois qu'à l'ingratitude.

— Et tu fais bien... Si tu m'envoies ce qu'il me faut pour vivre, c'est que cela te plait, d'abord... C'est ensuite par amour-propre, par orgueil... C'est pour qu'on ne dise pas de côté et d'autres : — " Vous savez bien, le comte Frédéric de Malthen, ce grand seigneur qui est si riche. Et bien ! il laisse crever de froid et de faim, la femme qui l'a nourri, la vieille Ruth..."

— Tu as raison... Mais quand tu auras fini, tu me permettras peut-être de parler.

Les yeux noirs de la vieille s'éclairèrent à nouveau, et prenant une chaise, elle vint s'asseoir tout auprès de M. de Malthen en lui disant :

— Allons ! Dis ce qui t'amène ?

— Voilà ! J'ai besoin de toi... pour quelque temps... pour longtemps peut-être... J'ai besoin de quelqu'un de sûr... d'incorruptible... Quelqu'un qui sache garder un secret... Autrement, il pourrait m'arriver malheur... Et tu dois comprendre... Moi mort, moi parti... qui sait si mes héritiers continueraient à te servir la pension que je te laisserai par testament ?

— Oh ! il y a un moyen bien simple d'arranger les choses... Tu n'as qu'à me donner une forte somme, et tu pourras mourir si le cœur t'en dit.

— Mais le cœur ne m'en dit pas le moins du monde, — fit le comte, que cette rapacité cynique amusait fort, par cette cause qu'il aimait à constater le mal partout où il pouvait le rencontrer, tant était violente sa haine pour la race humaine toute entière.

— Alors, continue.

— Eh bien ! si tu me rends le service que je te demande, ma vieille Ruth, je te donnerai la somme que tu me demanderas, la somme nécessaire à la rente qu'il te faut... Là, es-tu contente ?

La convoitise s'était réveillée et luisait maintenant dans les prunelles ignées de la vieille.